

Ville en mouvement dans l'œuvre de Habib Tengour

City in motion in the work of Habib Tengour

Amina Djenane* ¹

¹Université Frères Mentouri Constantine 1

djenane.mina@yahoo.com

Reçu le : 15/10/2021 Accepté le : 25/11/2021 Publié le : 31/12/2021

Résumé

Gens de Mosta est un récit d'une ville en mouvement, qui change incessamment de visage, créant ainsi une dynamique sociolinguistique très représentative de la composante sociale de ses habitants. Dans cet article nous présenterons des exemples d'analyse des transformations urbaines de la ville de Mostaganem, et leurs relations avec les variations linguistiques de sa population, représentées dans les nouvelles du livre par des personnages en perpétuel déplacement, et qui apportent à la ville, un regard de l'intérieur ou de l'extérieur, qui est à la fois, critique et amoureux.

Mots clés :

La ville-mobilité ; Habib Tengour ; espace littéraire.

Abstract

Gens de Mosta is a story of a moving town, which constantly changes its face, thus creating a sociolinguistic dynamic very representative of the social component of its inhabitants. In this article, we present examples of analysis of urban transformations in Mostaganem's town, and their relationship with the linguistic variations of its population, represented in the short stories of this book, by characters in perpetual placement, providing to the town, a critical and passionate look from the inside or the outside.

Keywords:

The city-mobility; Habib Tengour; literary space

¹ *Auteur correspondant/Amina Djenane

1. INTRODUCTION :

Analyser les représentations linguistiques d'une ville dynamique en perpétuel mouvement telle que celle que nous lisons chez Tengour dans *Gens de Mosta*, nous incite au début, d'emprunter le regard d'un lecteur curieux à la recherche de la réalité des lieux, avant d'adopter l'attitude du critique qui cherchera à démontrer les connotations de ces lieux au sein du texte littéraire.

Gens de Mosta est un récit de ville, qui renvoie constamment son lecteur vers un espace urbain de référence, dont il s'inspire pour caractériser ses personnages et pour composer ses intrigues à la fois simples et complexes. Mais «*retrouver l'image de la ville dans les lecteurs de cette ville* »(R. Barthe, 1985 : 263), exige une étude sur les types de relations, à la fois physiques et linguistiques, entre la ville et ses habitants ; physiques, concernant la dimension spatiale occupée au sein d'une ville très dense, et linguistiques, à propos de toutes les langues qui rendent possible, la communication avec les autres composants humains qui peuplent la ville, pour mieux la percevoir dans sa perception, à la fois réelle et symbolique.

2. Errance spatiale, errance narrative :

En ce qui concerne *Gens de Mosta* de Tengour, les situations diglossiques assumés pleinement par ses personnages emblématiques, en déplacement réel ou même imaginaire, nous offre une pluralité significative des interprétations des langages multiples. Dans ce contexte, le critique universitaire Mensour Benchehida, avance que, tout en reflétant l'errance spatiale de la ville, ce récit est lui-même une forme d'errance narrative, ce qui offre une grande richesse thématique à ce livre, concernant la mobilité spatiale et son revers linguistique. Mais comment se manifestent les interactions sociolinguistiques et culturelles avec les variations sociales des habitants de la ville de Mosta ? Et par quoi l'auteur explique-t-il la naissance de nouvelles pratiques langagières dans un espace urbain en constante mobilité ?

Mostaganem, dans *Gens de Mosta* est un espace nodal, qui a connu toutes les métamorphoses d'un auteur narrateur voyageur, qui s'éclate dans

son récit dans un ensemble représentatif de personnages, à son image, rêveurs et errants dans l'espace, au point parfois, de ne plus reconnaître leur ville qui n'arrête pas de changer. Toutefois, ses personnages symboliques, qui forment «la bande de Tigditt » ou plus particulièrement «la bande de Suika », représente à partir de cette centralité, les habitants d'un espace urbain marquant. Ils lui apportent un regard intérieur critique, exprimé par leurs dialogues ou le commentaire du narrateur, en décrivant leurs vies, leurs mouvances et leurs agitations. Ils deviennent donc une référence dans leurs récits, pour tous ceux qui viennent de l'extérieur, et ils apportent avec eux tous leurs bagages linguistiques et culturels.

En premier lieu, nous allons retenir, parmi toutes les expressions de ce langage urbain, les représentations linguistiques, qui traduisent plus clairement, à travers les différents discours des personnages, le changement social suivent le mouvement de la ville. Une ville en perpétuelle mutation, qui se transforme, se détruit et se reconstruit, pour retracer à chaque fois un nouveau visage, préservant jalousement un peu de son passé et acquiert systématiquement de nouveaux traits de modernité.

3. Mosta, une centralité inter-changeante

Contrairement aux autres livres de Habib Tengour, où les récits sont en permanentes errances spatiotemporelles entre les différentes cités et civilisations du monde, *Gens de Mosta* pose sagement ses pieds sur un seul sol, celui de Mostaganem et y relâche tout son poids, en en faisant le centre de toute sa narration. Cependant, Mostaganem apparaît multiple dans *Gens de Mosta*, car en fait, l'unité spatiale qui fait d'elle le point nodale de la narration, ne peut la figer, c'est bien qu'elle la rende encore plus dynamique, grâce à ses métamorphoses internes et à la grande mobilité spatiale des allers-retours de ses habitants, qui, aussitôt quittent son sol, ils y reviennent chargés de nostalgie, animés par leurs vieux souvenirs.

3.1 Les sanctuaires, lieux et croyances

« *Mostaganem est la ville de sidi Saïd* » (p 11), c'est avec cet incipit significatif que s'entame le livre de *Gens de Mosta*, en affirmant

l'appartenance spirituelle de la ville de Mostaganem aux Saints. L'auteur nous donne, dès lors, un avant-goût sur l'atmosphère mystique qui règne sur les habitants de cette ville, aux nombreux sanctuaires, débordants d'histoires de Saints aux pouvoirs extraordinaires.

Le narrateur de la première nouvelle *Des Saints*, fait à travers ses souvenirs d'enfance et ses constats présents, des allers-retours entre le passé de la ville et son évolution actuelle, notamment en ce qui concerne ses changements urbains, qui consistent apparemment à faire un mouvement d'agrandissement où « *L'aménagement du nouveau centre européen avait duré longtemps* » (p12). Mais en réalité, c'est un changement du visage de la ville, qui passe du traditionnel vers le moderne. Et si ce dernier avait été imposé par les autorités qui avaient entrepris les travaux, le traditionnel s'est réimposé par la force de la croyance des gens ; l'édifice du sanctuaire avait été rebattu après avoir sacrifié des bêtes, pour reconquérir la bénédiction du saint, et il devrait désormais subsister dans le nouveau plan occidental.

Cette forte croyance aux Saints et à leurs emprises sur la ville, nourrissait davantage le langage mystique des habitants, qui ont tendance, surtout les vieux et les femmes, à expliquer ce qui leur arrive dans leurs vies quotidiennes, y compris les grands événements qui touchent leur société, telle que l'occupation française, par les pouvoirs extraordinaires des Saints : « *La servante lui expliquait qu'il faut se débarrasser du voile du voile de l'ignorance qui enserrait son cœur pour se laisser illuminer par la vérité parce que cette situation d'enclave n'était due ni au hasard ni au pouvoir de la France ; elle résultait d'une volonté mystérieuse du saint lui-même.* » (p13)

Ce discours mystique réservé jalousement aux « grands », sans daigner vraiment le cacher aux enfants, trouve facilement son chemin vers leur imaginaire fécond, à travers une discussion absorbante de deux femmes, que le narrateur rapporte à sa bande d'amis, en jubilant de leur raconter une histoire, que très peu de gens connaissent, entendue par hasard entre sa mère et une visiteuse, à propos d'un sain « *un peu gonflé* » (p 15), de vouloir

être servi par la femme de son maître. Cette anecdote à propos des coulisses de la vie des Saints, servait tout juste à cet enfant curieux et passionné d'histoires, de marquer un point d'avance sur sa bande : « *Le soir même, je rapportais à la bande les dires inouïs de la visiteuse.* » (p. 15). Intimidé, Kader, l'ami du narrateur, déclare une autre « vérité » dissimulée, à propos d'un autre Saint, Sidi Abdelkader, sur lequel l'enchère des informations cachées s'enflamment, en racontant sur lui mythes et vérités, jusqu'à ce que le commentaire du narrateur glisse carrément vers le soufisme et les pratiques d'invocation de Saints.

3.2 L'école, espace de diversité sociolinguistique

L'école comme espace urbain, représente un bon prétexte littéraire dans la littérature maghrébine, et l'écrivain algérien Mohamed Dib fut l'un des écrivains précurseurs, qui l'a utilisé comme contexte narratif dans sa célèbre trilogie. Ce même espace riche de sens et de connotations offre à l'écrivain algérien Habib Tengour, la possibilité d'explorer une multitude de sujets, concernant l'évolution de la ville, par rapport à la croissance physique et mentale des enfants, représentant l'avenir prometteur du pays.

Chez Tengour, dans *Gens de Mosta*, l'école est représentée à travers la narration comme un espace marqueur, qui reste gravé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont traversé, dont le souvenir attise leurs nostalgies. Tel qu'il l'exprime à travers son narrateur dans l'extrait suivant, en révélant son amour à sa première école, qu'il décrit tendrement à la fin du récit *Parade aux Bivouac* : « *Au fond, j'aimais bien mon école. C'était une école indigène au toit rouge avec horloge et clocher pour sonner la rentrée, la récréation et la sortie. L'école Jeanmaire avait bonne réputation. Tous les anciens de Tigditt qui savaient lire et écrire en français l'avaient fréquentée. Elle les avait marqués et ils ont gardé une certaine nostalgie quand ils évoquent leurs années d'apprentissage.* » (p. 28)

En effet, l'école est un espace citadin très important dans une ville, c'est entre ses murs que se confrontent les différentes langues, jusqu'ici apprises par les jeunes élèves. Dans *Gens de Mosta*, il s'agit d'une école française, fréquentée par la bande d'amis de Tigditt, un lieu de découverte et de

remise en question des deux idéologies, qui s'affrontent à travers l'apprentissage et la pratique des deux langues. En classe, ils sont contraints à étudier la langue française, alors que chez eux, ils parlent un arabe dialectal algérien enrobé de mysticisme et de spiritualité, en contradiction avec l'école française qui oriente leurs esprits sceptiques vers une pensée plus rationnelle et concrète.

4. Sacré ou raisonnable, quelle langue pour quel espace ?

En outre, face à l'interdiction de toutes les formes de figuration humaine en islam, exprimé dans des prêches « enflammés » d'un imam de la ville : « *L'imam Belmahdi dénonçait dans ses prêches enflammés le sacrilège de la représentation humaine.* » (p.11), M. Martin, l'instituteur français de l'école, tente de convaincre ses élèves algériens « *que les sculptures, tout comme les photographies n'ont rien de mauvais* » (P12), et pour se faire, il prend comme exemple les photos de l'aïd, dont ils sont contents et que leurs parents encadrent fièrement.

L'école est aussi l'idéologie, la culture, la civilisation et les valeurs véhiculées par la langue choisie pour l'enseignement. Mais cette idéologie reste, dans beaucoup de cas, dans une sphère d'idéale, transcendant la réalité sociolinguistique de la langue de départ, qui accompagne les élèves comme seul bagage, quand ils débarquent le premier jour en classe. Et à propos du contexte idéologique de l'école, notre narrateur-élève, fait à travers sa narration de l'une de ses aventures avec ses amis de la bande, dans la nouvelle intitulé *L'Aya de Trône*, une sorte de classification référentielle et idéologique des deux langues, française et arabe. Toutes les deux, en usage fréquent chez les algériens, en attribuant à chacune un statut particulier, suivant leurs représentations idéologiques et culturelles au sein de la société.

« *La langue garde en elle la trace de représentation idéologique (présente ou passées). Ainsi, on parle, par exemple, d'un « langage noble » et inversement d'une « expression vulgaire »* (Benchehida, 2003, p. 126)

D'abord, l'arabe classique, une langue sacralisée par le coran, et placée d'après le narrateur, en haut de l'échelle, mais dont le cercle d'usage

reste très limité pour la bande, c'est ce n'est qu'à l'intérieur de l'école coranique, considérée par les algériens, pendant l'époque coloniale, comme un lieu de résistance contre la francisation de la société, un moyen efficace pour préserver l'apprentissage de la langue de Dieu, et pour l'enseignement religieux, avant d'envoyer leurs enfants à l'école républicaine française.

Chez les Maîtres de l'école coranique, la langue arabe était plus que sacrée. Le personnage de Cheikh Adda, confirme dans ce passage que la langue arabe « *était l'unique bien inaliénable légué pour nos aïeux* » (p 19), et qu'en plus de son statut sacré, cette langue est considérée comme un héritage ancestral qu'il faut préserver, car elle est la langue du coran : « *Nous l'avons fait descendre en forme de Coran arabe, escomptant que vous raisonnez...* » (p 19).

Contrairement à cette attitude sacralisante, les stratégies de l'école française, de l'enseignement du langage dialectal algérien à la place de la langue arabe classique, avec les caractères latins, est, d'après le narrateur, une sorte de mépris satirique envers l'arabe classique, qui ne peut nullement être remplacée par un dialecte tordu : « *avilir la langue de Dieu en fixant notre parler tordu dans un manuel scolaire avec leurs propres caractères.* » (p.19)

A l'opposé de Cheikh Adda, le personnage français, M. Esclapez, qui est un partisan de l'idéologie contraire, celle du raisonnement plutôt laïque et rationnelle, attribut à la langue française un statut supérieur, qui se détache complètement de la religion, et se réfère quant à lui, à la littérature et à la philosophie, « *L'école républicaine et laïque, elle ne tolère qu'un seul culte, la raison ! C'est ce qu'enseigne la langue de Voltaire et de Rousseau.* » (p. 20)

5. La langue du cœur face à la langue d'école

L'arabe algérien chez l'écrivain Habib Tengour, est la langue du cœur, celle des beaux souvenirs de la tendre enfance, et des contes d'un grand père attentionné et aimant, c'est une langue qui apparaît chez lui, même à travers son écriture en langue française. Et pour son narrateur dans *Gens de*

Mosta, elle est celle de l'authenticité, de la spontanéité et de la liberté parfois, violente, qui permet à «la bande de Suika », en l'utilisant d'une certaine manière, à travers un langage argotique révélateur, de revendiquer une appartenance sans conteste, à leur groupe d'adolescents du quartier populaire : « *Un garçon de Tigditt ne devrait être ni studieux ni soigné de sa personne comme une fille ou un fils à maman des beaux quartiers.* » (p 20). Or, notre narrateur travaille bien à l'école, il la considère comme une vaste fenêtre ouverte sur le monde et le savoir, car c'est à travers son atmosphère culturelle, qu'il nourrissait sa folle passion pour les histoires et la littérature : « *Je travaillais très bien à l'école mais je craignais, au fond de moi, que la bande me rejette si je me distinguais trop.* » (p 27)

Cependant, son succès à l'école lui donne une qualité inhabituelle, voire, inacceptable par la bande qui considère qu'un enfant de Tigditt : « *Il fallait être cancre, savoir relever la conversation de gros mots et trouver où les poses adéquates en toute occasion.* » (p 27). Toutefois, ce dilemme entre ce qu'il devrait être pour correspondre à l'image des jeunes habitants de Tigditt, et ce qu'il veut être en aspirant à devenir meilleur pour assumer la responsabilité léguée par un père emprisonné, pour une cause politique, le narrateur semble trouver un compromis qui satisfait à la fois ses engagements et ses aspirations, grâce à une grande flexibilité mentale, qui lui permet de placer chaque comportement et chaque discours sociolinguistique, dans son cadre spatial adéquat et adapter l'usage de chaque langue et chaque registre de langue, dans la situation communicative qui lui convient.

En effet, malgré que l'école républicaine est française, dont l'enseignement est exclusivement fait en français, mais c'est à travers son espace, que le narrateur nous explique les paradoxes d'un plurilinguisme éclatant, qu'il observe en tant qu'élève algérien « indigène » dans un établissement français. Tout-de-même, les personnages arrivent à se retrouver dans leur plurilinguisme interculturel, composé d'un enseignement intensifié du français comme langue unique et obligatoire, de l'aliénation d'un arabe classique complètement éloignés du système éducatif, et d'un arabe dialectale qui subit une sorte d'abrutissement

linguistique, en créant une situation de diglossie tordue, avec les cours du dialecte arabe écrit en caractères latins, dirigés uniquement une heure par semaine, par un instituteur algérien d'origine kabyle.

5.1 Langue française, connotation algérienne

Grace à la langue, « battre l'ennemi dans son terrain », devient donc possible, comme un jeu de mots, qui raisonnent en écho contradictoire, à bon entendant. Le narrateur nous raconte dans la nouvelle *Parade aux Bivouac*, la petite victoire de l'instituteur Cheikh Zouaoui, quand il ridiculisait l'expression de M. Esclapez adressée aux élèves avant leurs défilés devant le président de la république, en leur ordonnant de « *levez la tête !* », enchainé instantanément par un autre ordre qui semble corriger dérisoirement le premier : « *levez le nez !* ». Le narrateur décrit la réaction du silence glacial du directeur, à qui, M. Zouaoui « avait cloué le bec », et qui a parfaitement reçu le message implicite non-dit, de cette expression très populaire en Algérie, connotant la singulière fierté et l'arrogance de l'Algérien : « *Par son interjection, cheikh Zouaoui avait cloué le bec à M. Esclapez. Il lui avait fait perdre la face en jouant avec la langue française. Vaincre l'ennemi sur son terrain ! Nous étions enchantés...* » (p 29).

La langue est une efficace arme de guerre, certains mots sans plus redoutables et plus blessants que les balles d'un pistolet, le mot « indigènes », en est la preuve. Le narrateur nous raconte dans la nouvelle *Aya de Trône*, comment il a appris la première fois, grâce à un camarade de classe révolté contre les français, le sens méprisant de ce terme utilisé par les français pour désigner péjorativement les algériens : « *D'ailleurs ils ne se gênent pas de nous appeler comme ça indigènes ! Cette appellation était pour lui, plus qu'une injure, un affront ! Les français nous considéraient comme des sauvages.* » (p 20)

Pour Claude Lévi-Strauss, la discrimination faite entre les groupes sociaux, à partir d'un classement arbitraire de supériorité/ infériorité, vise à montrer qu'ils sont meilleurs que tout le reste, et en fait, est un comportement primitive, animé par une grave ignorance de la vraisemblance de toute l'espèce humaine. Tout-de-même, la discrimination

dans des sociétés modernes est plutôt d'ordre culturel et civilisationnel, et cette attitude est un caractère commun chez tous les peuples colonisateurs, pour qui, la terre qu'ils ont séquestrée, leur appartient, car ils sont, d'après eux, le seul peuple digne de l'occuper, appelant péjorativement ses habitants par « indigènes ».

L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de population dites primitives se désignent d'un nom qui signifient les «hommes» (ou parfois- dirons-nous avec plus de discrétion- les «bons», les «excellents», les «complets»), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus –ou même de la nature- humaines, mais sont tout au plus composés de «mauvais», de «méchants» ou de «singes de terre» ou d'«œufs de pou». (Lévi-Strauss, 2017, p. 21)

6. Le récit d'une ville mouvante et d'une vie nomade

Gens de Mosta est certes un texte dédié à la ville de Mostaganem, mais sa narration déborde des limites géographiques de ce cadre spatial, tracé au préalable par le titre. Le narrateur des nouvelles de ce recueil captivant, invite les lecteurs de suivre son parcours de vie, dès son très jeune âge, depuis ses premiers pas à l'école coranique et l'école républicaine, et ses aventures passionnantes avec ses amis de la « bande de Suika », avec qui, il fait ses premières découvertes du monde, à partir de son petit quartier, sa ville, les villes du voisinage et d'autres plus lointaines en Algérie, avant de quitter carrément le sol du pays.

Habib Tengour est sans aucun doute un homme de la trace. Même si le sillon fertile du terroir natal l'attire irrésistiblement, même si lui viennent parfois des pulsions de laboureur ou de sourcier, il n'en parcourt pas moins l'espace comme un vrai nomade. Ce mode de vie est aussi un mode d'être et d'écriture- n'est certes de tout repos. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même et parle à ce propos de « tension ». On pourrait aisément mettre ce

terme au pluriel : tensions entre l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent, les Ancêtres et leurs héritiers, le politique et le poétique, le rêve et la réalité. (M. Yelles, 2006 : 4)

D'après le critique Mourad Yelles, Tengour adopte le nomadisme comme mode de vie, mode d'être et d'écriture. Ses attachements au sol natal et ses envies de s'y demeurer, ne sont en fait, que des pulsions passagères, qui traversent son esprit comme des « tensions », reliant son « ici » avec un « ailleurs » pluriel, qui se conjugue parfois avec l'exil. Le narrateur dans *Gens de Mosta* vit son déplacement en dehors de sa ville mère Mostaganem, comme un déracinement douloureux, une sorte de perte de repères et d'égarement identitaire : « *Et puis nous autre, gens de Mosta, je l'ai constaté maintes fois nous ne supportons pas de vivre loin de notre ville. La nostalgie nous consume sournoisement comme une braise au cœur.* » (p 137)

La ville de Mosta représente pour ses habitants un point d'attache très important, ils ont pour elle une affection ineffaçable, même pas par l'exil, vécue par les personnages du récit comme un mal nécessaire. En s'éloignement de leurs villes, les amis de la bande, vivent une sorte de déracinement, comme un poisson qui sort de l'eau, ils perdent la possibilité de pratiquer leur communication complice, ils se sentent tellement seuls de ne pas pouvoir utiliser leur langage codé, réservé autrefois aux amis du quartier, et ils se trouvent donc obligés d'adopter une autre façon d'être en dehors du pays.

Cependant le retour « inévitable » d'après le narrateur est plus douloureux encore. A chaque retour, il découvre d'autres changements qui défigurent la belle image nostalgique qu'il préserve dans sa tête à propos de sa ville : « *La ville elle aussi avait été changé malgré le peu de transformation extérieures dans le centre* » (p 117). Ainsi, Le texte s'achève tristement, par les observations bouleversantes d'un narrateur, qui avait autrefois grandi dans les rues de la ville de Mosta, avant d'être absorbé par son exil, qui le sauve en quelques sorte, de la laideur qui règne

désormais sur l'espace : « *Eh oui ! Mosta est mort ! Il ne reste que des zombies ou des envahisseurs* » (p 118).

7. CONCLUSION :

Gens de Mosta nous exprime à travers un long voyage de vie, les périples de toutes les transformations et les transmutations d'un espace, très ancré dans l'âme de ses habitants, incarnés dans le texte, par un groupe d'amis, très fier de faire partie de Mostaganem et plus particulièrement leur petit quartier populaire Tigditt. Et à travers cette bande de Suika, le texte nous offre une mosaïque humaine à la fois homogène et éclectique, issue d'un même espace nodal, avec toutes ses particularités, son charme et les critiques qu'on peut lui faire par un sincère amour.

Toutefois, les liens entre la mobilité spatiale et les représentations sociolinguistiques, s'expriment avec l'évolution de ces personnages, leurs déplacements d'un espace à un autre, suivant lequel, leurs langues et discours changent. Entre l'usage exclusive de la langue française dans certains milieux, tel que l'école républicaine, l'usage de la langue arabe à l'école coranique, classée toujours très haut, dans la case du sacrée, grâce au Coran. Et les variétés du dialecte algérien arabe, ses registres plus raffinés réservés aux habitants originaires de la ville, faisant partie d'une classe sociale plus distinguée, et les registres familiers, argotiques voir même vulgaires, utilisés par certains groupes de personnes dans les quartiers populaires.

Tout-de-même ce que nous avons pu citer, dans cet article, ne représente qu'un échantillon d'exemples, qui peuvent illustrer plus clairement et avec plus d'étalage, les états changeants de la ville. Ce théâtre dynamique d'une grande mobilité spatiale, qui laisse entrevoir l'évolution sociolinguistique d'une société plurilingue à la base.

Bibliographie :

1. Bachelard Gaston. *La Poétique de l'espace*. Edition PUF. Paris.1957.

2. Belmihoub S. (2018). Pourquoi nos Etudiants ne Parlent-ils pas Français? Why our students do not speak French? *Revue Traduction et Langues*. 20 (1), 223-237.
3. Benyagoub Lahcene& Bouhania Bachir.(2020). The Behaviour of the Schwa in the Saoura Spoken Arabic (schwa Epenthesis and Deletion). *Traduction et Langues* . Volume 19, Numéro 1, Pages 75-100
4. Côte M. (1983). *L'espace Algérien*, les prémices d'un aménagement. Edition de l'Office des Publication Universitaire. L'Algérie.
5. Benoist L. (2012). *Signe, Symbole et Mythe*. Edition Point Delta. Liban.
6. Djomeni, G-D. (2021). Local Languages Dynamics During COVID-19 Times in Cameroon. *Revue Traduction et Langues* 20 (2), 111-119.
7. Lévi-Strauss Claude. *Race et Histoire*. Edition Folio. Paris. 1987. Edition Denoel. Barcelone. 2017.
8. Mucchielli A. (2012). *L'identité*. Edition Point Delta. Liban.
9. N'Guessan, K-L. (2021). L'Adjectif Substantif et Aspects de la Définitude dans l'écriture de Kourouma. *Revue Traduction et Langues*
10. Sapiro G. (2014). *La sociologie de la littérature*. Edition la Découverte. Paris.
11. Taddarth A. (2019). Changing Pre-service Teachers' Beliefs About Oral Corrective Feedback Through A Training Course. *Traduction et Langues*. Volume 18, Numéro 2, Pages 6-40
12. Yelles M. (éd). (2003). *Habib Tengour ou l'ancre et la vague, travers et détours du texte maghrébin*. Edition Karthala. Paris..
13. Yelles M. (2005). *Cultures et métissage en Algérie. La racine et la trace*. Paris. L'Harmattan/ Cahiers du CERESS.
14. Yelles M. (2006). *Habib Tengour. L'Arc et la Lyre*. Edition Casbah. Alger..
15. Gens de Mosta. (1997). *Moments, 1990/1994*. Edition Sindbabd. Acte Sud. Paris.